

Quant à la viande de boucherie-charcuterie, nos anciens à bourse modeste faisaient grand usage des morceaux de troisième ordre : viande à bouillir, gras double, rognons, boudin, pieds de cochon, paquets de couenne...- et aussi foie et tête de veau, qui, curieusement, étaient plutôt dédaignés par les gens aisés.

Paule MARTIN - Renée MOREL.

LA GUERRE ET LES RESTRICTIONS

Dans cet inventaire, incomplet bien sûr, un événement est venu bousculer les habitudes alimentaires et accroître encore, par contrainte, cette frugalité : l'occupation allemande de 1940 à 1944/45, et les restrictions qui s'ensuivirent - et au-delà de 1945 ! Isolés par le blocus des Alliés, pillés par l'occupant, les Français furent soumis à un régime amaigrissant dont ils se seraient bien passés.

Ce fut l'époque des cartes d'alimentation : des feuilles un peu plus grandes qu'une carte d'identité, quadrillées, présentaient plusieurs dizaines de lettres doubles, qui de mois en mois, ou de semaine en semaine, donnaient droit à une certaine quantité de marchandise ; par exemple, le ticket DK correspondait à 100 gr de beurre, le DM à 50 gr de café, tel autre à 100 gr de viande ou de pain, ou de chocolat, sucre, riz etc... Toutes les denrées comestibles étaient contingentées. Et aussi le tabac, la mercerie, les étoffes, la laine, les vêtements, les souliers, les ustensiles divers... Si, au 15 du mois vous aviez épuisé vos 30 fois 100 gr de pain, tant pis pour vous.

Il y avait des catégories spéciales de bénéficiaires : enfants et adolescents étaient classés, par âge progressif, J1, J2, J3 (une pièce de théâtre de Roger Nicolas, je crois, porte ce titre : les J3, comme on dit : les Ados); les travailleurs, par ordre de dépense progressive d'énergie, étaient appelés T1, T2, T3. Et il y avait des "grincements" pour le classement dans telle ou telle catégorie.

Et il y avait des fabricants de fausses cartes. Et il y avait du trafic de cartes, comme du trafic de marchandises (le marché noir). Et du troc : ce qui ne s'achetait pas s'échangeait : trouve-moi une demi-livre de beurre et je te passe une livre de clous à brodequins ... Un tourisme à bicyclette vit les gens de la ville gagner la campagne le dimanche et rentrer le soir avec quelques provisions pour la semaine sur leur porte-bagages. Des cousinages oubliés se renouèrent à cette occasion... Ceux qui n'avaient pas d'argent et rien à échanger eurent faim. Il fallait imaginer des produits de remplacement, des "succédanés", des "ersatz". On consomma du sucre de raisin ou de figues ; on but du café sans un grain de café, fait d'orge ou d'avoine grillés ; on trouva des boîtes de pâté qui avait le goût de la sciure ; on mangea un pain qui devait contenir autant ou plus de son que de farine, et quoi d'autre encore ? d'un vilain gris parfois rosâtre, un peu aigre, et qui collait au couteau et aux dents (renseignement pris, l'excès de son n'est pas responsable à lui seul de la triste allure et du mauvais goût du pain de guerre).

Et cela dura plus de quatre ans, à serrer précieusement dans son portefeuille la carte de survie.

Vous imaginez d'autre part le calvaire des commerçants ! Il fallait, pour chaque produit, pour chaque client, ordinaire, ou J, ou T, découper les tickets correspondants, les mettre en attente dans des boîtes différentes, les coller ensuite sur des feuilles spéciales pour chaque marchandise, en faire le récapitulatif, transmettre ces liasses aux fournisseurs pour passer une nouvelle commande. Quand la fin de la guerre arriva, et au fur et à mesure que les cartes furent supprimées, j'en connais qui se trouvèrent en déficit - des tickets par rapport à la marchandise - parce qu'au fil des mois, leurs balances avaient fait quelques erreurs en faveur de clients plus ou moins en panne...

Et encore, ce n'était là qu'un des aspects fâcheux de cette sombre période.

La tourmente une fois passée, la vie reprit ses droits.

Renée & Henri MOREL.